



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Le principe d'Anselme : la lecture de l'argument d'Anselme par Charles Hartshorne

Manson, N.

Citation

Manson, N. (2007, February 22). *Le principe d'Anselme : la lecture de l'argument d'Anselme par Charles Hartshorne*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/12291>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/12291>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Chapitre 9

LE « PRINCIPE D'ANSELME » ET LE THEISME NEOCLASSIQUE

A PRESENT NOUS POUVONS BROSSER la notion de Dieu de Hartshorne grâce à la métaphysique de son théisme néoclassique qui propose une autre notion des choses, une autre notion de Dieu, et une autre notion de la relation entre le monde et Dieu. C'est une véritable métaphysique au sens où l'entend Hartshorne, c'est-à-dire une science qui s'efforce d'énoncer des vérités existentielles nécessaires.

We have defined metaphysics as the subject which tries to formulate nonrestrictive or necessary existential truths.¹⁶⁶

Cette métaphysique apparaît comme la combinaison de l'étude de l'argument d'Anselme et de son milieu ambiant – le théisme classique. Décrivons cette manière particulière d'analyser le monde, Dieu et les relations entre Dieu et le monde, la seule qui permette au « Principe d'Anselme » de se développer pleinement. C'est un théisme qui prend en compte l'existence nécessaire de l'Être suprême, mais qui concilie abstraction et concrétude en Dieu sans aucune contradiction. C'est un théisme qui est l'expression du couple favori de Hartshorne, le NC.nc, c'est-à-dire le monde et Dieu tous les deux à la fois nécessaires et contingents. Il y a, à nos yeux, deux axes majeurs qui déterminent la pensée de Hartshorne. Sans les classer par ordre d'importance, car ils sont tous aussi importants l'un que l'autre, ce sont d'une part la notion de bipolarité des choses et d'autre part le nouveau

¹⁶⁶ Hartshorne, « Metaphysical Statements as Nonrestrictive and Existential », *The Review of Metaphysics – A Philosophical Quarterly*, Volume 12, Issue 45, 1958, page 47.

fondement ontologique celui de la relation qui s'oppose au substantialisme aristotélicien. Avec la combinaison de ces axes et de leurs conséquences, l'argument revisité d'Anselme est relu d'une manière toute nouvelle et devient le « Principe d'Anselme ». Il peut enfin s'épanouir dans un univers de pensée où l'opposition binaire entre concret et abstrait est dépassée. Cet univers repose sur une nouvelle appréhension de la structure de la réalité, dont nous allons voir à présent les grandes lignes. La réalité entière est envisagée sous un nouveau jour. Le fondement ontologique est celui de la relation. La structure de la réalité est bipolaire. La nature de la déité est régie par la transcendance d'elle.

A. LA RELATION COMME FONDEMENT ONTOLOGIQUE

Nous n'étions pas, disions-nous en introduction, dans l'erreur en parlant des affinités de Hartshorne avec la Pensée du *Process*. La Pensée du *Process* est cette philosophie développée par A. N. Whitehead, philosophie avec laquelle Hartshorne partage de nombreuses affinités.

C'est une pensée qui a pris forme à côté de celle de Hartshorne mais qui participe du même courant. Un des points communs est leur critique du théisme classique et leur refus de continuer de penser en terme aristotélicien et substantialiste. La notion de substance est le fondement ontologique du théisme classique. Dieu est une substance supérieure et infinie, retranchée et isolée, par sa perfection, des autres choses et créatures du monde. Sa perfection condamne Dieu à ne pas connaître de changements. Sa perfection s'exprime dans cette immuabilité et cette distance. Le ciel sépare en quelque sorte la création de son créateur. De sorte que Dieu ne peut connaître de contingence.

Using the word 'love', they emptied it of its most essential kernel, the element of sympathy, of the feeling of other's feelings. It became mere beneficence, totally unmoved (...) by the sufferings or joys of the creatures. Who wants a friend who

loves only in that sense? A heartless benefit machine is less than a friend.¹⁶⁷

Le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » ne peut connaître de contingence. C'est ce qui conduit Findlay à son paradoxe. Dieu est défini, de manière abstraite, comme le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » et, dans le théisme de Findlay, ce qui est abstrait à ce point, ce qui abstraitement devrait avoir une existence nécessaire ne peut se rabaisser à une contingence quelconque. On ne peut déduire du concret, du contingent à partir de ce qui est abstrait et de ce qui est nécessaire. L'influence substantialiste se manifeste ici empêchant de donner à la déité un aspect contingent au risque de faire perdre à cette dernière sa supériorité. Car la substance fige les êtres dans l'un ou l'autre des aspects : sont contingents toutes les créatures en bas sur terre, est abstraite la déité là haut dans le ciel. L'impossibilité de penser la présence des deux aspects dans la déité est dictée par le substantialisme. Avec Aristote, la substance n'est susceptible d'aucun changement. L'être fait que les choses qui changent sont. Cependant l'être lui-même ne change pas, il n'est pas touché par les modifications. La pensée substantialiste interdit à la substance de recevoir des déterminations occasionnées par le hasard, ce qu'on appelle des accidents. L'accidentel ne peut être conceptualisé par cette pensée. Car tout ce qui relève de l'indéterminé, du hasard, du contingent n'entre pas dans la conception du connaissable, du sensible et de l'intelligible. En découle un théisme caractérisé par une déité immobile, le mouvement même de cette déité est son immobilisme. L'immobilisme et l'immutabilité sont garanties par l'isolement de la déité. C'est le prix de la perfection abstraite de la déité, une séparation incontournable engendrée par le dualisme entre la substance et l'accident, la substance et le contingent. Pour permettre à une déité d'être à la fois contingente et nécessaire, la pensée doit se fonder sur autre chose que le substantialisme. La recherche d'un nouveau fondement ontologique a rapproché

¹⁶⁷ Hartshorne, *Omnipotence and Other Theological Mistakes*, page 29.

Whitehead et Hartshorne. Chez ces deux auteurs, la substance est détrônée par la relation. Et ce fondement ontologique s'applique non seulement à la déité NC mais encore au monde nc. C'est le parfait fondement au théisme de Hartshorne : NC.nc. Ce fondement de la relation est commun à Whitehead et Hartshorne.

La relation ou encore la socialité de toutes choses est clairement présentée en trois points par Burton Z. Cooper.¹⁶⁸

Le premier principe est celui de l'interdépendance et de l'interconnexion des êtres : « to be is to be related to other beings »

Le deuxième est : « to be is to become » Etre c'est être en devenir. Ce que je suis à l'instant i, n'est pas ce que j'étais à l'instant i-1, ni ce que je serai à l'instant i+1. Tout être en évolution crée son devenir par la prise de décisions. Ainsi, précise Cooper :

The notion of sheer identity in time is a fiction.

La pure identité de chaque être qui serait d'être la même personne à l'instant i et à l'instant i+1 est aussi une pure fiction.

« Toutes choses s'écoulent » répète Whitehead :

Toutes choses s'écoulent. Impossible d'en douter, dès que l'on choisit de faire retour à cette expérience ultime et vécue dans son intégralité, non biaisée par les sophistications de la théorie, et dont l'élucidation est le propos final du philosophe, le flux des choses apparaît bien comme l'une des généralités ultimes autour desquelles devra se tisser notre système philosophique.¹⁶⁹

Le troisième est : « to be is to perish » L'être est un événement pendant un moment. Événement qui subit une décroissance qui l'amène à sa mort – ce que Whitehead appelle le

¹⁶⁸ Burton Z. Cooper, *Why God?*, John Knox Press, Atlanta, Georgia, 1988, pp. 85-96.

¹⁶⁹ Whitehead, *Procès et Réalité, Essai de Cosmologie*, Gallimard, Paris, 1995, page 340.

‘perpétuel dépérir’.¹⁷⁰ Cette mort est une étape transitoire qui précède l’émergence de l’événement suivant. Dans cette structure de la réalité, il y a continuité. Toute la réalité est la suite fluide des événements. Tout ce qui est issu du passé est de l’ordre de la détermination, tout ce qui amène au futur forme les possibilités. Chacune des expériences et des décisions prises sont actuelles dans un moment donné. Elles subissent ensuite le perpétuel dépérir. La nature de l’être dans ce système philosophique est d’être mortel. Cette nature ne peut qu’être, à chaque moment, la somme de toutes ses expériences passées, présentes et à venir. Sauf la nature de la déité qui par définition est le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ».

Cooper trace en trois points simples les caractéristiques de la socialité des choses. Ce qui nous semble tout particulièrement intéressant, c’est cette combinaison entre l’idée d’identité pure et l’idée d’écoulement permanent. Il y a une base particulière qui constitue chaque individu, donc nous dirions une sorte de permanence de l’identité de chacun. Le flux des événements et des choses est ensuite synthétisé par chacun de manière particulière et personnelle. L’intérêt à nos yeux de cette vision relationnelle est de permettre de s’extraire d’une image d’un Dieu trop impassible vis-à-vis du monde. Mais il y a aussi, nous semble-t-il, un point faible. Cette combinaison compose une vision de la réalité fluide où tout événement semble pouvoir s’écouler sans jamais atteindre l’identité profonde de l’être. « To be is to perish [and] to become », dit Cooper, est-ce que jamais la

¹⁷⁰ Whitehead, *Procès et Réalité*. Whitehead reprend ici une expression de Locke mais en la réformant et en la modifiant pour sa propre philosophie de l’organisme. « On généralise ici la doctrine ancienne selon laquelle ‘on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve’. Aucun penseur ne pense deux fois la même chose ; et, pour énoncer la chose plus généralement, aucun sujet ne fait deux fois la même expérience. Voilà ce que Locke aurait dû avoir en vue avec sa thèse sur le temps conçu comme ‘perpétuel dépérir’. (...) Dans la philosophie de l’organisme, ce n’est pas la ‘substance’ qui est permanente, mais la ‘forme’. Les formes subissent des relations changeantes ; les entités actuelles ‘dépérissent perpétuellement’ subjectivement, mais sont immortelles objectivement. En dépérissant, l’actualisation acquiert l’objectivité, tout en perdant son immédiateté subjective. », page 84.

force d'un événement peut affecter profondément l'identité d'une personne ? Autrement dit, est-ce que réellement rien ne peut subsister en soi des événements rencontrés ? Tout glisse-t-il sans s'accrocher et sans survivre sur notre être ? Les événements destructeurs – quels que soient leur forme – qui atteignent notre être sont-ils aussi destinés à périr sans laisser aucune trace, aucune séquelle sur notre identité ? La Pensée du *Process* tend à privilégier un tel ordre des choses où l'écoulement et la fluidité favorisent le flux des événements, de tous les événements. Or, nous pensons qu'il existe des événements qui peuvent modifier voire altérer profondément l'identité de l'être lorsque ce dernier le synthétise. Mais ce n'est pas l'objet de cette thèse. A présent, examinons les effets de ce principe ontologique de la relation sur la nature de Dieu chez Hartshorne.

B. LA NATURE DE DIEU CHEZ HARTSHORNE

Un des problèmes majeurs du théisme classique est de penser la déité en terme de substance.¹⁷¹ La substance est unique et indivisible ; il en résulte que la substance divine ne connaît qu'une et une seule nature. Elle est unipolaire. Cette particularité fonde alors ce qui est compris comme la perfection divine. Parce que pour la tradition classique, il y a glissement entre la conception de la nature propre de Dieu et la notion de perfection. Cette perfection en Dieu s'apparente à l'unicité de sa nature. Les grands poncifs du théisme classique que nous avons déjà étudiés s'adjoignent à cette idée de perfection. Dieu est parfait si son absoluté, et son immutabilité sont garanties. La notion même de perfection divine se trouve alors viciée de nombreux présupposés de lecture imputables à la tradition classique. De sorte que, selon Hartshorne, cette notion de perfection divine est inexacte. La

¹⁷¹ A cause du théisme classique, pour Hartshorne, l'athéisme est la réponse attendue et légitime au théisme classique. « It is precisely the traditional theology that leads good men, inspired by moral motives, to atheism. », Hartshorne, *Philosophers Speak of God*, page 287.

nature des présupposés de lecture ayant été identifiée, il va s'agir de vider la notion de perfection divine de son contenu classique. Le sens interne, la définition même de la perfection divine sont à redéfinir. Comment pouvoir penser une déité à la fois nécessaire et contingente, à la fois abstraite et concrète ? Nous regroupons en quatre aspects les particularités de cette idée de Dieu et de ses conséquences.

1. Dieu est l'Objet universel de culte

Anselme est un moine. Croyant, il a le présupposé de lecture, avons-nous vu, de la vénération naturelle et spontanée de Dieu. Par « plus grand », il sous-entend donc plus digne d'admiration et de respect, plus excellent, bref supérieur. Et pourquoi, se demande Hartshorne, Anselme choisit-il cette définition ? Parce que, suppose Hartshorne, Anselme considère comme acquis que tous entendent par le terme « Dieu » l'Objet universel de culte.¹⁷² Mais ce n'est pas acquis par tous car il reste très difficile d'avoir envie de vouer un culte au Dieu défini par la doctrine classique. Un Dieu dont l'immutabilité et l'absoluité sont les caractéristiques principales. Un Dieu qui, à la rigueur, feint et simule ses relations au monde mais sans jamais risquer de véritablement en avoir. Un Dieu dont la perfection même tient à sa distance entre lui et le monde et à son isolement des créatures. Un Dieu parfait parce qu'insurpassable et indépendant. Quel être humain, s'interroge Hartshorne, aurait envie de se mettre au service d'un tel dieu ? Nous ajouterions quel humain aurait envie d'adorer un tel Dieu ?

Nous avons vu que Findlay et Hartshorne sont en accord sur une chose pour la notion de Dieu. Dieu est Dieu, si Dieu est digne d'un culte. C'est pourquoi Hartshorne développe sa propre définition de la dignité à être voué à un culte, ce qu'il nomme le *All worshipful One*. Hartshorne tente de réhabiliter cette notion de

¹⁷² Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 26.

la dignité à être voué à un culte. Un *All worshipful One* doit donc répondre à de nouveaux critères qui puissent permettre à tout être humain de le considérer comme l'Objet universel de culte. L'expression « Dieu est parfait », au sens religieux du terme, signifie qu'il peut être adoré sans absurdité, dit Hartshorne, par chaque individu quelle que soit sa spiritualité. Mais qu'est-ce qui est adorable ? Hartshorne définit de manière précise la capacité à être adoré. Adorer [*to worship*] x c'est aimer x de tout son cœur, de toute sa pensée, de toute son âme et de toute sa force. La perfection est le caractère qu'x doit posséder pour que tout ce qui vient d'être dit prenne sens. Le génie de Tillich, ajoute Hartshorne, a été de percevoir le premier que cette formule est potentiellement la plus claire définition en littérature religieuse du mot Dieu.¹⁷³ Hartshorne, nous le voyons, n'abandonne pas l'intuition anselmienne du Dieu comme Objet universel de culte. Ce que Hartshorne s'efforce de faire, c'est de vider le sens actuel du mot perfection en Dieu pour le remplir d'une teneur plus apte à restaurer la portée universelle de l'argument d'Anselme. Pour être digne d'un culte, il faut susciter l'amour, le respect et l'admiration. Or, le Dieu de la doctrine classique est incapable de provoquer un tel mouvement de la part des humains. Parce que c'est un Dieu lointain, isolé. Aussi Hartshorne doit-il entreprendre de recréer, de reconstruire le sens de l'expression 'perfection divine'. Ce sera l'objet de la conception bipolaire de Dieu que nous étudierons en détail après une excursion vers la notion du maximum absolu.

2. La restauration de la notion de maximum absolu

Souvenons-nous, qu'Anselme, à propos de la grandeur de Dieu, découvre dans la notion de maximum absolu son talon d'Achille. Hartshorne, dans son inlassable reconstruction de l'argument, reprend cette notion et la réhabilite. Il trace les contours d'une

¹⁷³ Hartshorne, *Logic of Perfection*, page 40.

perfection divine qui affirme à la fois l'insurpassabilité de Dieu et la relativité du maximum absolu. De sorte qu'ainsi il parvient à réconcilier ce qui, chez Anselme, s'oppose et engendre un paradoxe. Il va s'agir de distinguer des valeurs présentes en Dieu dont les unes sont sujettes au maximum absolu et les autres sujettes à une croissance. Le cadre reste respecté, il s'agit d'une croissance interne à la déité en vertu du principe d'auto-surpassabilité énoncé par Hartshorne. Cette solution aux problèmes d'Anselme combine, dès lors, une définition classique de la déité (Dieu insurpassable) avec une définition néoclassique qui introduit en Dieu la potentialité de croître, la possibilité d'être surpassé, mais uniquement par soi-même.

D'où vient cette notion de possibilité d'être dépassée uniquement par soi-même ? Tout d'abord, cette solution est engendrée directement par celle de la notion de Dieu comme Objet universel de culte, en ce qu'elle recherche une nouvelle compréhension des attributs divins pour sauvegarder le caractère de pouvoir faire de Dieu l'Objet universel de culte.

Hartshorne raisonne par analogie. L'analogie chez lui est la clef de lecture des relations entre le Créateur et les créatures. La déité est pensée à partir des qualificatifs et des critères humains qui décrivent le monde, il serait d'ailleurs difficile de faire autrement. L'originalité de Hartshorne est de classer ces critères et ces qualificatifs en deux grandes catégories : celles qui sont au maximum absolu de leur signification et qui dès lors ne peuvent connaître de croissance et trouvent leur incarnation en la déité, et d'autre part celles qui sont susceptibles de croître.¹⁷⁴ Le maximum absolu de grandeur est atteint en Dieu par des valeurs et des critères tels que la sagesse, ou la bonté. Sont également concernées les valeurs concernant le caractère infaillible de la déité comme la justesse ou la sainteté. Anselme se serait senti en terrain familier avec cet aspect classique de la notion de Dieu. En revanche, l'idée de relativité dans certains critères susceptibles de croître lui aurait été plus difficile à accepter. Cette idée de

¹⁷⁴ Hartshorne, *Omnipotence and Other Theological Mistakes*, page 38.

Hartshorne puise ses racines aux sources de la notion de satisfaction divine que nous avons vue dans l'exemple des deux pianistes Charlotte et Willy. Hartshorne relève qu'Anselme, et avec lui une myriade de métaphysiciens, n'ont pas su identifier la possibilité divine à la potentialité divine. Ils sont restés à penser que la déité devait être exempte de potentialité et ainsi rester incapable d'acquérir une actualité autre que celle que cette déité possède en elle-même une fois pour toutes.

It is plain that Anselm and Descartes did not identify possibility with divine potentiality. Rather, like myriads of classical metaphysicians, they thought that God must be devoid of potentiality, incapable of acquiring any actuality. He does not eternally and necessarily possess. But then our inevitable interest in creating value is not an interest in God, since He is thought to be incapable of receiving any created value. Created value or reality becomes thus bare nothing, or something external, and genuinely additional, to God. This contrary to the meaning of religious perfection, as defined through worship.¹⁷⁵

Hartshorne appréhende les choses différemment. L'actualité, c'est-à-dire ce que font ou non les êtres humains, ce que ressentent et vivent les femmes et les hommes, peut potentiellement affecter Dieu et influencer sur Dieu, en vertu du principe de socialité qui affirme l'interrelation et l'interdépendance des choses entre elles, et par-là même du Créateur avec sa création. Aussi certains critères comme celui de la satisfaction divine peuvent-ils croître en fonction de la teneur des actions des femmes et des hommes. Autrement dit, si l'humanité parvenait par exemple, à ne plus connaître de conflits, la satisfaction divine s'en trouverait augmentée. Ce qui n'entache ni ne diminue en rien la majesté de la déité. Qui, sinon un tyran, tire sa légitimité de son indépendance ? « Quel est l'idéal du tyran ? », demande Hartshorne. Ne consiste-t-il pas en ce que le tyran dépende le moins possible (et dans l'idéal, pas du tout) de la volonté et de la destinée des autres, alors que les autres

¹⁷⁵ Hartshorne, *Logic of Perfection*, page 41.

dépendraient tous de la volonté du tyran ? L'erreur de la doctrine classique est d'avoir élevée au rang du plus grand triomphe de la déité cette indépendance univoque, dans sa forme idéale de complétude ou d'absolu.¹⁷⁶

3. La double nature de la déité : la bipolarité divine

Entrons dans le détail de la nouvelle définition hartshornienne de la perfection en Dieu. Même si Hartshorne possède déjà en germe dans sa pensée cette idée de la double nature divine, A. N. Whitehead est celui qui conceptualise le mieux, dit Hartshorne, cette idée originale. Ses mots sont justes et précis. A ce propos, Hartshorne avoue qu'il a réalisé à quel point il était particulièrement difficile de trouver un terme équivalent aussi juste que ceux que Whitehead utilise déjà.¹⁷⁷

Comment se présente-t-elle ? Avec la doctrine classique la déité est cantonnée dans un seul et unique aspect, l'aspect absolu. Dieu est insurpassable, Dieu est indépendant, Dieu est immuable. Tous ces adjectifs reposent sur l'idée d'une déité substantialiste et une. Le système substantialiste bloque le monde et Dieu dans une relation unilatérale. La déité est statique, imperturbable tandis que les êtres humains sont condamnés à agir sans espérer jamais atteindre de quelque manière que cela soit cette déité indépendante. Nous, êtres humains, soupirons en un élan nostalgique aristotélien vers une déité parfaite donc inaccessible, et nos soupirs ne peuvent en rien toucher la déité. Le problème tient encore à la définition de la perfection divine qui ne s'appuie que sur un seul et unique pôle. Or, Whitehead et Hartshorne soulèvent cette aberration classique qui consiste à tout réduire à un seul pôle, à un seul aspect, et cette incohérence

¹⁷⁶ Hartshorne, *The Divine Relativity*, pp. 42-43. Traduction de « What is the ideal of the tyrant? Is it not that, while the fortunes of all should depend upon the tyrant's will, he should depend as little as possible, ideally not at all, upon the wills and fortunes of others? »

¹⁷⁷ Hartshorne, « Some Causes of My Intellectual Growth », page 40.

classique qui persiste à ignorer souverainement la possibilité d'un second pôle en Dieu.

La perfection divine présente, propose Hartshorne, deux aspects ou deux pôles : un pôle Absolu A et un pôle Relatif R. Le pôle absolu A ne peut être en aucune manière surpassé. Le pôle relatif R, pôle transcendantal relatif, peut être surpassé par la déité elle-même. Autrement dit, en utilisant une terminologie plus positive qui définit de manière plus adéquate la notion de Dieu et qui s'éloigne ainsi radicalement de toute tendance à la *via negativa* : Dieu, en tant que A, surpasse toutes les choses excepté soi-même, et Dieu, en tant que R, surpasse toutes les choses Soi-même inclus.¹⁷⁸ Il y a donc deux pôles, un pôle actif ou concret et un autre pôle passif ou abstrait. Naturellement dans cette notion de bipolarité, les deux pôles sont en étroite relation : ils ne s'opposent pas comme les pôles positif et négatif d'un dipôle mais au contraire ils s'appellent l'un l'autre, ils sont ainsi inséparables et forment ensemble deux aspects indissociables d'une seule et même réalité. Cette bipolarité est essentielle pour comprendre la métaphysique développée par Hartshorne. Elle permet de faire disparaître définitivement tous les paradoxes de la notion de déité liés au théisme classique. Les adjectifs classiques attribués à la déité peuvent coexister harmonieusement avec le pôle qui leur correspond : l'indépendance appelle la dépendance, l'insurpassable appelle le surpassable et inversement.

En conséquence, la déité comprise dans cette réalité bipolaire transcende les apories inhérentes à la conception unipolaire de Dieu. Dans le langage de Hartshorne, fortement redevable à celui de Whitehead sur cette question, Dieu possède non seulement la capacité de s'autodéterminer, mais encore celle de déterminer les autres. Autrement dit, Dieu possède la capacité d'agir à la fois sur soi-même et à la fois sur les autres. Dieu peut influencer la création et, en vertu du principe de socialité – ou principe de relativité – être influencé par elle. Quant à la question préoccupante de la surpassabilité ou non de Dieu, elle trouve

¹⁷⁸ Hartshorne, *Logic of Perfection*, page 67.

grâce à cette bipolarité une réponse satisfaisante, répondant dès lors à une des difficultés majeures de la notion de Dieu chez Anselme, et permettant une réhabilitation de la pertinence de sa définition de Dieu. Dieu conserve ce caractère suréminent soutenu par Anselme. Dieu surpasse tous les autres, mais seul Dieu est susceptible de se surpasser Soi-même. Particularité qui ne nuit aucunement au caractère éminent, et unique de la déité. Dieu demeure l'Objet universel du culte. Hartshorne ajoute qu'il serait ahurissant d'arrêter de louer Dieu en raison de sa capacité à se surpasser soi-même.

It is a strange notion that one might cease to worship God because of His self-surpassing. Why should you or I be puffed up because God can be in a sort of rivalry with Himself?¹⁷⁹

Car l'éminence de Dieu, Hartshorne préfère parler de suréminence, n'est pas altérée par cette autosurpassabilité potentielle. Pourquoi ? Parce que les attributs donnés à Dieu pour exprimer sa perfection changent de contenu grâce à la notion de bipolarité. Pour l'expliquer, il faut de nouveau faire appel à la clef de lecture utilisée par Hartshorne pour décrire les relations entre le Créateur et les créatures, c'est-à-dire l'analogie. Il est possible de qualifier Dieu avec des adjectifs analogues à ceux ordinairement utilisés pour qualifier les femmes et les hommes. La différence tient en ce que ces adjectifs et attributs s'appliquent à Dieu de manière unique, c'est-à-dire de manière éminente ou suréminente. En Dieu tout qualificatif de quelque ordre soit-il est indépassable hormis par Dieu soi-même, sa nature est de ne pouvoir entrer en compétition avec quoi que ce soit et qui que ce soit sinon soi-même. La qualité de Dieu est d'être absolument insurpassable par tout autre sinon soi-même. Ici toutes les conséquences d'une métaphysique bipolaire sont à prendre en compte. Ce n'est plus en terme de quantité que se comprend la supériorité éminente de la déité mais en terme de qualité et de nature. En Dieu, pourrions-nous dire avec Anselme, la

¹⁷⁹ Hartshorne, *Logic of Perfection*, pp. 67-68.

surpassabilité et l'autosurpassabilité sont telles que rien de plus grand ne peut être conçu.

Résumons-nous : pour la métaphysique de Hartshorne, la bipolarité est une manière originale de penser la déité et de dépasser la conception classique. Toute idée est constituée de deux pôles indissociables qui ne s'opposent pas mais se combinent pour former une seule et même réalité. La supériorité de Dieu s'exprime non plus dans la quantité mais dans sa nature. Etudions à présent les répercussions de cette bipolarité.

4. La transcendance duelle

Citant Peirce, à propos de la conception des choses en simple paire « essence et existence », Hartshorne fustige toute pensée qui se réduit à une simple dichotomie, à une distinction binaire rudimentaire¹⁸⁰. Penser ainsi revient à opérer une dissection à l'aide d'une hache, de la pure bouillie ! Ne pourrait-on pas lui faire le même reproche avec cette notion métaphysique de bipolarité ? Non. Hartshorne ne réduit pas le bipolaire à une simple représentation binaire. En Dieu, cette bipolarité est transcendée, c'est la notion créée par Hartshorne de

¹⁸⁰ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page xi.

Et voir Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, volume VII, Arthur W. Borks, Harvard University Press, Cambridge, 1958, à la page 343 « dualism, the philosophy which splits everything in two », page 343 ; puis aux pages 389-390 dans lesquelles Peirce envisage la possibilité d'un troisième terme ; et aussi voir Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, volume I, Charles Hartshorne et Paul Weiss, Harvard University Press, Cambridge, 1935, page 255 Peirce s'exprime sur la possibilité de la triade ; partout dans ce volume, Peirce développe les notions de « triade », « Trichotomy » et « Thirdness » et « Threeness » ; voir particulièrement la page 328 où il explique que l'existence est déjà en elle-même « dyade » : voir aussi Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, volume VI, Charles Hartshorne et Paul Weiss, Harvard University Press, Cambridge, 1935, page 26 Peirce écrit : « A philosophy which emphasizes the idea of the One is generally a dualistic philosophy in which the concept of Second receives exaggerated attention; for this One (...) is always the other of a manifold which is not one. » ; et la page 580 où Peirce qualifie le dualisme cartésien de notion obsolète.

transcendance duelle.¹⁸¹ Cette notion trouve également des échos chez Whitehead. Cependant Hartshorne demeure celui qui l'a révélée avec la plus grande acuité et avec le plus de précision. A cet égard, il n'est plus simplement le disciple de la philosophie du *Process*. Whitehead et Hartshorne se sont rencontrés dans leur cheminement intellectuel et ont aussi pu découvrir leur ressemblance métaphysique. Ils restent néanmoins des penseurs indépendants l'un de l'autre. Comme l'analyse si justement, H. G. Hubbeling, Hartshorne développe les principales notions de la philosophie du *Process* sans avoir préalablement connu la philosophie de Whitehead¹⁸². Hartshorne est à ce titre un penseur indépendant, qui, certes, est une figure essentielle et considérable de la théologie du *Process*, mais qui ne peut être limité à celle-ci. La notion de transcendance duelle¹⁸³ illustre l'indépendance originale de ce théologien qui s'estime d'ailleurs meilleur métaphysicien que les autres penseurs du *Process*.¹⁸⁴

Quelles motivations sous-tendent cette nouvelle idée de transcendance duelle ? Nous le pensons encore et toujours, le souci de réhabilitation de la définition de Dieu d'Anselme. Les contradictions de la notion de déité chez Anselme cristallisent leur expression dans cet amour impossible entre Dieu et l'humanité. Dieu fait comme si son amour pour l'humanité existait, et l'humanité soupire vers un Dieu qui ne peut être aimé. L'amour est une catégorie métaphysique ultime. Pour les croyants, l'amour de Dieu est créateur et initial. Il est le geste gratuit de Dieu vers la création tout entière, vers l'humanité. Hartshorne se penche sur cette notion d'amour dans sa définition

¹⁸¹ Hartshorne, *Omnipotence and Other Theological Mistakes*, page 45. « The formula 'dual transcendence' is mine. »

¹⁸² H.G. Hubbeling, *Principles of the Philosophy of Religion*, Van Gorcum, Assen, Maastricht, 1987, page 96.

¹⁸³ Sia, Santiago, *God in Process Thought: A Study in Charles Hartshorne's Concept of God*, Martinus Nijhoff, Dordrecht, 1985, page 119. Dans le postscript Hartshorne précise : « I prefer dual transcendence to "dipolarity" (Whitehead) in this application ».

¹⁸⁴ Hartshorne, « Love and Dual Transcendence », in *Union Seminary Quarterly Review*, Union Theological Seminary, New York, Volume 30, N° 2-4, 1975, page 95.

de la transcendance duelle. Son souci est de mettre fin à la conception paradoxale de la relation d'amour entre Dieu et le monde. La doctrine classique, avons-nous vu, soutient que « le monde est aimé de Dieu » mais pour garantir l'absoluité de Dieu, elle prétend qu'il n'est pas possible de dire que « Dieu aime le monde. » Le principe de transcendance duelle répond à cette contradiction. Il pose en Dieu la présence conjointe et harmonieuse de deux pôles métaphysiques apparemment opposés ; c'est ce que recouvre l'adjectif « duelle ». Et le nom de « transcendance » désigne le fait que c'est en Dieu seul que chacun des deux pôles est présent de manière éminente, de manière unique et excellente. Ainsi les deux pôles d'une idée métaphysique sont-ils récapitulés en Dieu de manière excellente et transcendante, en ce sens que ces deux pôles sont en Dieu au maximum absolu de leur expression. De plus, leur opposition n'est plus une opposition conflictuelle et contradictoire ; leur opposition devient ce qui légitime et ce qui rend incontournable la coexistence de ces deux pôles en Dieu.

En vertu du principe de bipolarité, Whitehead dit que chez toute entité actuelle, toute idée métaphysique est double, bipolaire. Avec Dieu, qui par analogie subit aussi ce principe de bipolarité, il va s'agir de tenir compte et de préserver le caractère éminent propre à la déité. En pensant toujours par l'analogie, on peut dire que les entités actuelles sont des entités moins complètes, moins complexes, moins parfaites que Dieu. Le défi se présente sous cette forme : l'analogie entre les humains et la déité est le seul moyen d'appréhender l'idée de Dieu. Cette analogie, se demande Hartshorne, peut-elle combler l'infini fossé qui existe entre Dieu et le meilleur individu humain ?¹⁸⁵ Hartshorne désire de la sorte restaurer l'idée de perfection divine sans se heurter aux apories classiques du théisme classique. La réponse à ce défi est fondamentale pour réhabiliter la définition de Dieu que donne Anselme puisque, ajoute Hartshorne, l'analogie entre l'humain et la déité doit être une analogie intelligible pour que la question de

¹⁸⁵ Hartshorne, « Love and Dual Transcendence », page 95.

l'existence puisse être posée. Pour Hartshorne, il y a eu deux réponses stratégiques à cette question de savoir si l'analogie entre l'humain et la déité peut permettre d'approcher Dieu.

La première stratégie, vieille de vingt siècles est la transcendance simple. La seconde, plus récente, est la transcendance duelle.¹⁸⁶ Cette dernière, œuvre de Hartshorne, manifeste le souci de réformer les conceptions classiques de la notion de Dieu. Souci suscité par cette prodigieuse volonté de bâtir une nouvelle métaphysique apte à laisser s'épanouir tout le génie de la définition de Dieu d'Anselme. La transcendance simple tire ses fondements d'une erreur. Erreur imputable au théisme classique dans la définition qu'il donne de Dieu, dans son approche de la déité. Comme son nom l'indique, la transcendance simple est simple parce qu'elle ne s'attache qu'à un et un seul aspect de toute idée métaphysique dans sa définition de la notion de Dieu. De sorte qu'elle cantonne l'idée de Dieu dans une seule des catégories de la bipolarité. La déité est ainsi réduite à un unique aspect de la réalité métaphysique bipolaire. Nous l'avons vu, cette situation est le résultat de la volonté du théisme classique d'affirmer la supériorité inaccessible de la déité. La transcendance simple, écrit Hartshorne, utilise des alternatives – ou contrastes catégoriels – et décide que l'idée de Dieu se place toujours dans l'un seulement des deux pôles de ces alternatives ou contrastes. Aussi dans les idées métaphysiques bipolaires que sont les couples immuable-muable, absolu-relatif, cause-effet, nécessaire-contingent, simple-complexe, infini-fini, etc. , Dieu est-il quasiment toujours placé dans la première catégorie. De sorte que Dieu est limité à un seul des deux pôles. L'idée de Dieu est limitée à une conception unipolaire simplificatrice de la réalité bipolaire. Dieu ne serait toujours qu'indépendant, jamais dépendant, toujours absolu jamais relatif.

Quelle innovation la transcendance duelle apporte-t-elle ? Elle est la seconde stratégie à la possibilité d'appréhender la déité via l'analogie avec les êtres humains. Elle permet à la déité d'être

¹⁸⁶ Hartshorne, « Love and Dual Transcendence », page 95.

beaucoup plus inclusive et complète en ce sens que la déité peut à la fois être absolue de manière éminente et relative de manière éminente. Toutes les contradictions classiques relatives à la supériorité de Dieu sont dépassées puisque grâce à la transcendance duelle, deux natures coexistent et se réconcilient en Dieu, de manière éminente : une nature conséquente, dite consciente, qui permet à la déité d'être influencée et affectée par la création, et, une nature primordiale, dite conceptuelle, qui est le pôle mental de la déité en ce que ce pôle, dit Whitehead, affecte le monde mais ne peut être affecté par lui.¹⁸⁷ Les paradoxes nés de la doctrine classique du Dieu unipolaire disparaissent. Les apories stérilisantes du théisme classique s'évanouissent. Dieu peut être à la fois éminemment miséricordieux et éminemment impassible. Avec cette transcendance duelle, l'obsession et le tourment d'Anselme – et du théisme classique – sont levés pour toujours.

Mais comment es-Tu aussi miséricordieux et impassible à la fois ?¹⁸⁸

L'ingéniosité de la découverte que fait Hartshorne avec son « Principe d'Anselme » réside dans le fait d'avoir mis en lumière une définition logique et cohérente de Dieu, le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». Un nouveau théisme, le théisme néoclassique, donne à cette définition de Dieu la possibilité de se développer. La relecture de l'argument d'Anselme par Hartshorne montre l'importance du caractère nécessaire de l'existence de l'être défini comme étant « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». C'est pourquoi seul le « Principe d'Anselme » permet de réaliser la triple distinction fondamentale faite par Hartshorne entre les trois notions suivantes : l'essence, l'existence et l'actualité. Cette distinction n'a pas toujours retenu l'attention des lecteurs des livres de Hartshorne alors qu'elle se trouve déjà

¹⁸⁷ Whitehead, *Procès et Réalité*, page 530.

¹⁸⁸ Anselme, *Monologion, Proslogion*, page 255.

traitée à différents endroits de *Anselm's Discovery*¹⁸⁹, mais distinction que Hartshorne regroupe, synthétise et développe surtout dans des articles.¹⁹⁰ Dans *Anselm's Discovery*, Hartshorne distingue clairement la notion d'existence de la notion d'actualité et de la notion d'essence, mais jamais il ne les regroupe aussi formellement que dans des écrits plus condensés tels que des articles ou des préfaces.

L'application de cette distinction à l'idée de Dieu constitue une défense du théisme contre l'athéisme parce que, explique Hartshorne, « neither theism nor atheism can be contingently true ».¹⁹¹

A la lumière des résultats de notre étude du « Principe d'Anselme » nous pouvons expliquer les termes de la triple distinction opérée par Hartshorne entre les notions d'essence, d'existence et d'actualité.

L'essence, selon Hartshorne, est la ou les propriétés octroyées, par définition, à une chose ou à un être. Le « Principe d'Anselme » a permis de retenir une essence, une définition de Dieu logique et cohérente, Dieu étant défini comme le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». Or, toute essence, même celle de Dieu, doit d'une certaine manière, « somehow » précise Hartshorne, connaître une concrétisation ou une actualisation, que Hartshorne qualifie avec la notion d'être « somehow actualized » ou d'être « somehow concretized ».

L'existence est l'actualisation « somehow », d'une certaine manière, d'une essence. L'actualisation « somehow » du « tel que

¹⁸⁹ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, voir particulièrement les pages 198 et 199 pour la définition du terme « actualité » ; voir les pages 38-39 ; 78 ; 132 ; 295 et 301-301 pour la définition du terme « existence ».

¹⁹⁰ Hartshorne, « Symposium Creativity as a Philosophical Category », *The Journal of Philosophy*, volume LV, 1958, voir les pages 952 et 953 ; et aussi « The Logic of the Ontological Argument », *The Journal of Philosophy*, volume LVIII, 1961, voir la page 472 ; et aussi la préface faite par Hartshorne de Saint Anselme, *Basic Writings*, traduit par S.W.Deane, Open Court Publishing, La Salle, Illinois, 1962, voir les pages 17 et 18 ; et aussi « What Did Anselm Discover? », *Insights and Oversights of Great Thinkers - An Evaluation of Western Philosophy*, voir les pages 98 et 99.

¹⁹¹ Hartshorne, in Goodwin, pp. xiv-xv.

rien de plus grand ne peut être pensé » ou la concrétisation « somehow » de l'essence de Dieu est, selon Hartshorne, unique et particulière. Parce qu'avec Aristote, Hartshorne partage l'idée qu'avec les choses éternelles, comme Dieu défini par le « Principe d'Anselme », être possible et être sont une seule et même chose. Autrement dit encore, comme nous l'avons étudié, en Dieu la possibilité d'être pensée équivaut à exister ; la potentialité d'être équivaut à être. C'est pourquoi le « Principe d'Anselme » en posant la définition de Dieu comme « tel que rien de plus grand ne peut être pensé », pose aussi l'existence de Dieu. Car :

The step from essence to existence is, in the case of creatures, always a contingent one, a question of what the *facts* happen to be. But with God, as Anselm showed, no such existential contingency makes sense. The divine essence, if coherently conceivable, must be actualized somehow, in some concrete state or other.¹⁹²

En vertu du « Principe d'Anselme » l'actualisation d'une certaine manière du « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » possède de plus une existence nécessaire. Cette actualisation « somehow » de l'essence de Dieu est unique car elle seule possède un caractère nécessaire, toutes les autres actualisations « somehow » d'essence de choses ou d'êtres revêtent un caractère contingent tout comme l'exemple de l'île, même parfaite, de Gaunilon.

L'actualité est définie comme le « how », le comment, ou le « in what », le dans quoi, l'essence s'actualise. La situation précise dans laquelle l'essence prend forme est son actualité. De même le contenu qui ne peut être établi par la définition ou l'essence de l'être ou de la chose est l'actualité de cet être ou de cette chose. Le « Principe d'Anselme » donne une définition de Dieu possédant à la fois un pôle contingent et un pôle abstrait. Le

¹⁹² Hartshorne, « What Did Anselm Discover? », *Insights and Oversights of Great Thinkers - An Evaluation of Western Philosophy*, State University of New York Press, Albany, 1983, page 99.

pôle contingent est le pôle en relation avec le monde. L'existence de Dieu concerne l'être absolu de Dieu, le pôle abstrait, ce que Hartshorne appelle dans le schéma¹⁹³ étudié précédemment le pôle nécessaire de Dieu symbolisé par N. L'actualité de Dieu c'est-à-dire le *comment* la notion de Dieu et le *dans quoi* la notion de Dieu s'actualise concerne le pôle contingent de Dieu, le pôle concret symbolisé dans le schéma précité par un C. En vertu du fondement ontologique de la relation et du principe de socialité, Dieu et le monde, le monde et Dieu sont en relation. C'est pourquoi l'actualité de la notion de Dieu, c'est-à-dire la manière dont le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » devient réel et prend part à la réalité du monde, prend un aspect obligatoirement contingent. D'ailleurs l'actualité, c'est-à-dire la concrétisation de toutes choses et de tous les êtres, est forcément contingente même dans le cas de Dieu.

L'originalité du « Principe d'Anselme » de Hartshorne consiste en ce qu'il parvient, d'une part, à élaborer une idée de Dieu compris comme « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » possédant deux natures, une nature nécessaire rattachée à son existence et une nature contingente rattachée à son actualisation dans le monde, et, d'autre part, d'avoir discerné les deux niveaux de passage dans l'actualisation d'une définition, le passage de l'essence vers l'existence, et le passage de l'existence vers l'actualité.

Nous avons mis en avant le rôle prépondérant du « Principe d'Anselme » dans l'élaboration de la pensée de Hartshorne. Le théisme néoclassique, avons-nous vu, est le théisme capable d'accueillir la réhabilitation de la notion de Dieu faite par Hartshorne. A présent, notre propos est de confronter la pensée de Hartshorne avec d'autres lectures possibles de l'argument d'Anselme. Deux philosophes du XX^{ème} siècle sont apparus, à ce titre, intéressants : Norman Malcolm et Alvin C. Plantinga.

¹⁹³ Hartshorne, « Why Classical Theism Has Been Believed by so Many for so Long? », *The Zero Fallacy and Other Essays in Neoclassical Philosophy*, Open Court Publishing, Chicago & La Salle, 1997, page 83.

